3e prix : *Le Phare*

Chut, Alice !

La mère d'Alice semblait anxieuse.

« - Vite, Alice. Va te cacher sous l'escalier, dans le placard, lui dit sa mère.

- Dépêche-toi, Alice, renchérit son père. »

Alice fit ce qu'ils disaient et courut dans le placard. Elle colla son front contre la poignée de porte, pour voir à travers le trou de la serrure. À ce moment, ses parents se rendirent à la porte. Us firent entrer quelqu'un, quelqu'un avec une arme à la main.

Alice émit un cri étranglé. Portant une main à sa bouche, elle se reprit vite ; il ne fallait pas que l'étranger se rende compte de sa présence. Heureusement, les adultes étaient trop préoccupés pour entendre les cris d'Alice. L'étranger ne leur laissa pas plus de temps pour parlementer, rapidement, il mit fin à la conversation. Il pointa son arme vers eux. Quand ce fut fait, il s'approcha tranquillement du placard où était cachée Alice. Il s'abaissa à la hauteur de la serrure et chuchota quelque chose.

Alice sortit enfin du placard. Après avoir attendu de longues heures que quelqu'un l'invite à sortir, repliée sur elle-même, elle eut enfin le courage de quitter la garde-robe. Elle sortit, même si personne ne lui avait demandé. Elle sortit, bien qu'il n'y ait aucun son dans la maison.

Elle chercha ses parents là où elle les avait vus pour la dernière fois, ils n'y étaient pas. Elle fit le tour de la maison une première fois, puis une deuxième. Personne. Ses parents n'étaient plus là. Alice alla donc dans sa chambre. Elle attendrait leur retour, ils n'étaient probablement pas partis bien loin, on ne laisse pas un enfant de neuf ans seule à la maison trop longtemps.

Alors Alice attendit tout le reste de la nuit. Vers deux heures du matin, elle s'assoupit. Elle se réveilla en sursaut. Elle crut entendre sa mère l'appeler. Prestement, elle descendit les marches jusqu'à la cuisine. C'était la voisine, mademoiselle Karine. Elle était debout près du comptoir. Avant, elle venait souvent garder Alice quand ses parents travaillaient tard le soir, ou lorsqu'ils avaient des sorties auxquelles Alice n'était pas invitée.

« Alice, dit-elle, où sont tes parents ? »

Mais Alice se demanda plutôt comment elle était entrée. Mademoiselle Karine répondit à son interrogation en lui disant qu'elle était arrivée ce matin et que la porte d'entrée était ouverte. Puis, mademoiselle Karine demanda de nouveau à Alice si elle savait où se trouvaient ses parents. Alice secoua la tête. Karine demanda alors si Alice avait déjeuné. Alice secoua de nouveau la tête. Mademoiselle Karine lui prépara alors à déjeuner. Elle ne remarqua pas tout de suite ce qu'il y a avait d'étrange chez Alice. Tout en mangeant avec appétit, Alice répondait à toutes les questions qu'avait mademoiselle Karine par un hochement de tête ou en la secouant. Jamais elle ne répondit de vive voix.

Karine retourna chez elle vers midi. Tout à coup, elle prit conscience de ce qui n'allait pas. Alice n'avait rien dit de tout le matin. Pas un mot. Et ses parents n'étaient toujours pas revenus. En y songeant bien, tout ça était bien étrange. D'abord la porte, après

l'absence de ses parents et finalement, le mutisme d'Alice. Karine sortit précipitamment de sa maison et traversa la rue. Elle entra chez les parents d'Alice pour trouver celle-ci assise au même endroit qu'auparavant, les yeux fixant le vide.

« Alice, est-il arrivé quelque chose à tes parents ? »

Alice haussa les épaules. En vérité, elle ne se souvenait pas très bien, comme si quelque chose manquait dans les événements d'hier. Elle se rappelait les coups à la porte, ses parents qui la pressaient d'aller dans le placard. Elle se souvenait des cris, des pleurs, de la personne qui était entrée. Elle se souvenait de l'appréhension, de la peur et de l'attente. De l'attente, du temps qui passait lentement, si lentement qu'elle s'était mise à compter les manteaux accrochés. Quand elle eut fini, elle compta les paires de souliers. Elle se souvenait de l'absence. L'absence de ses parents, l'absence de sons, et sa propre absence de mot. Elle se sentait comme si on lui avait retiré toute envie de s'exprimer par des mots. Ici, dans le silence, elle se sentait bien.

« Alice, continuait mademoiselle Karine, tu dois me dire où sont tes parents. Il faut faire quelque chose, depuis quand sont-ils partis ? Ce matin ? »

Alice secoua la tête. « Hier ? » avait dit mademoiselle Karine. Quand Alice haussa les épaules cette fois, Karine prit son téléphone et appela la police. De l'autre côté du combiné, ils lui annoncèrent que la disparition d'adultes, pour être traitée, devait excéder les vingt-quatre premières heures. Karine mentionna Alice et soudain, ils changèrent de discours. Ils envoyèrent quelqu'un qui emmena Alice dans une pièce grise avec une seule table et quatre chaises.

« Alice, je m'appelle André Privé, lui annonça l'officier devant elle. » Cet homme dans la fin trentaine allait s'occuper d'elle, du moins, c'est ce qu'il lui disait. À la gauche de l'homme était un autre monsieur, cette fois-ci, un employé de la Direction de la protection de la jeunesse, un travailleur social. Mais c'était surtout Privé qui allait parler à Alice, l'autre allait plutôt observer l'enfant.

« Alice, dit l'autre homme, je suis Martin Savard. Et monsieur André travaille pour la police. Il est là pour comprendre ce qui était arrivé à tes parents. Il a des petites questions à te poser. » C'était une vraie police celui-là, en uniforme et tout, se dit Alice.

« Que s'est-il passé ? Madame Karine Baril nous a appelés pour constater la disparition de tes parents, annonça Privé. »

Alice ne disait toujours rien, mais elle le reprit, dans sa tête : mademoiselle Karine et non madame. Elle regardait le mur gris, si terne. Plus elle regardait ce mur, plus elle se disait qu'il ressemblait à l'intérieur du placard dans lequel elle était assise toute la soirée.

« Alice, nous sommes ici pour t'aider, ma grande. Tu comprends, n'est-ce pas ? » Alice tourna quelque peu sa tête vers Martin.

Plus ils essayaient de parler à Alice, plus Martin et André voyaient qu'elle était incapable de parler. Elle arrivait certes à comprendre et à répondre, mais elle ne parlait pas.

« Sais-tu où sont tes parents, Alice ? » Voyant qu'Alice ne le savait pas, la police lui demanda si ses parents lui avaient dit qu'ils quittaient et qu'ils allaient revenir bientôt.

Martin voyait bien qu'Alice était en santé, qu'elle était bien habillée et qu'elle ne semblait pas avoir d'ecchymoses, le problème restait au niveau psychologique. Les parents d'Alice, si c'étaient bien eux qui s'occupaient de la petite n'avaient pas dû partir de leur propre gré, sinon, ils l'auraient sûrement laissé aux soins de quelqu'un. Martin demanda alors à Alice si c'était madame Karine qui s'occupait d'elle d'habitude. Alice fit signe que oui et Martin se demanda s'il n'était pas mieux de confier la garde de la petite à Karine Baril. Mais, ce n'était pas le rôle de Karine Baril d'assumer la responsabilité de l'enfant. Martin devait quand même prendre en considération d'autres facteurs avant de placer Alice. Alice avait-elle de la parenté proche ? Elle fit signe que non, en bâillant. Voyant qu'Alice était fatiguée, il décida de la laisser au centre pour la nuit, pour qu'elle se repose. Et demain, l'officier Privé reviendrait et reprendrait son interrogatoire. Après tout, du haut de ses neuf ans, cet enfant restait un témoin potentiel et un élément clé dans la disparition de ses parents.

André Privé quitta et retourna chez lui. Il raconta à sa femme sa rencontre avec une jeune fille intelligente qui ne disait absolument rien. Il se doutait que quelque chose avait dû déstabiliser cet enfant. De son côté, Martin essaya encore de parler à Alice, se disant que peut-être, la présence de la police lui faisait peur.

« Alice, tu dois m'aider à retrouver tes parents. Et pour ça, tu dois me parler. » Alice ne disait toujours rien. Il sentait que l'enfant avait confiance en lui, mais qu'elle ne réussissait pas à exprimer ce qu'elle voulait. Soit elle l'avait effacé de sa mémoire, suite à un choc, soit elle ne pouvait pas lui en parler, pour une raison qu'ignorait Martin. Il la laissa alors aux soins d'une intervenante assez âgée qui lui apporta un repas.

Le lendemain après-midi, ils étaient de retour dans la pièce grise meublée d'une seule table et de quatre chaises. Privé posa les mêmes questions qu'hier et il obtenait les mêmes réponses. Privé demanda à parler à Martin, qui sortit de la pièce. Il le mit au courant des derniers détails sur le cas des parents d'Alice. On avait rapporté la découverte de deux corps le matin, très tôt. Les deux près d'un étang, mais éloignés l'un de l'autre. Une femme qui courrait aux alentours avait repéré quelque chose d'inhabituel et s'était approchée. C'est là qu'elle avait découvert les corps qu'elle reconnut rapidement comme ceux des Pouliot qui ne vivaient pas très loin de chez elle. Les hommes regagnèrent la pièce et ce fut Martin qui s'adressa à Alice. Il lui annonça que quelqu'un avait fait du mal à ses parents. En d'autres mots, qu'ils étaient morts, assassinés. Alors, se dit-elle, c'est ce qui est arrivé à mes parents. Un mot si laid résumait où étaient ses parents.

Privé essaya une autre fois : « Alice, par contre, si tu veux qu'on attrape la personne qui a fait ça à tes parents, tu dois me parler. » Alice ne dit toujours rien, cependant elle regarda l'inspecteur dans les yeux cette fois.

Il se leva et sortit de la pièce, sans dire un mot lui non plus. Se frottant les yeux, il partit se faire un café. En même temps, il attrapa une boîte de jus de pommes et une banane. D passa par le bureau d'une collègue et lui fit part du cas d'Alice. Elle diagnostiqua rapidement Alice et selon les symptômes qu'elle montrait, elle semblait souffrir de mutisme total secondaire. C'était compréhensible, vu le choc qu'elle avait vécu.

Alice voulait les aider. Cette nuit, elle s'était réveillée en sueurs, pleine de souvenirs. Elle avait vu ce qui était arrivé à ses parents. Alice leva la tête au moment où l'inspecteur

Privé entra, un café et une boîte de jus à la main. Privé repris sa place et ce fut Martin qui parla.

« As-tu vu quelque chose, Alice ? As-tu vu ce qui s'est passé ? » Alice hocha la tête. Oui, elle avait vu. Elle avait vu la personne entrer, menacer ses parents. Elle se rappelait de ce bruit étrange, un peu comme des feux d'artifice.

On cogna à la porte, une femme en complet entra. À sa vue, Alice se renfrogna, elle regardait stoïquement les deux agents sans dire un mot. Martin lui présenta sa supérieure.

« - Alice, demanda l'inspecteur en continuant la conversation, as-tu vu quelqu'un d'étranger chez toi ?

Elle hocha la tête.

T'a-t-il dit quelque chose ? Elle secoua la tête cette fois-ci.

Alice, sais-tu ce qui est arrivé à tes parents ? »

Alice ne disait toujours rien, mais elle continuait à fixer l'agente apeurée. Quelque chose chez cette nouvelle venue semblait lui faire peur. Martin se demanda si elle ne lui rappelait pas quelqu'un. Alice, quant à elle, voyait soudain deux visages se superposer en regardant l'agent féminin. Plus elle la regardait, plus elle revoyait l'inconnue d'hier. Plus elle voyait la femme qui était entrée chez elle. Mais ce n'était pas l'agente.

« Alice, es-tu sûre qu'il ne t'a pas parlé ? demanda la femme. »

Alice la regarda avec peur. L'inspecteur Privé pourtant ne recevait pas la même attitude. Alice se rappelait soudain d'une femme, une femme armée qui avait levé son fusil vers ses parents. Une femme qui lui avait ensuite murmuré une phrase.

Alice, reprit Martin, comprenant soudain, est-ce qu'elle t'a parlé ? Cette fois-ci. Alice hocha la tète.

- Et qu'est-ce qu'elle l'a dit ?

Elle ouvrit la bouche et projeta sa voix Celle-ci était enrouée, un peu comme un vélo qui avait rouillé,

- Chut, c'est un secret. »

Flavie Tessier-Gagnon

Collège d’Alma